

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

« C'est à s'en arracher les cheveux... quand on n'a pas été sculpté... »

— Qu'est-ce que ça peut-être ! fit à son tour Bouléreau.

« Je n'en ai aucune idée. »

C'est à croire que nous sommes devenus fous, que nous avons la fièvre chaude.

— En tout cas, dit Sans-Nez, montons sur ce chêne là-bas, sur le dos même du *couteau de prairie* sorte de colline basse aux pentes rapides et formant lame de couteau.

Nous pouvons voir le défilé sans grand danger d'être déconcertés.

« Tomahé avisera de son côté, pour mettre les femmes en sûreté. »

« On peut s'en rapporter à lui quant aux mesures de prudence à prendre. »

— Grimpons, dit Bouléreau.

Ils s'installèrent aussitôt, le plus commodément possible sur l'arbre dont l'épais feuillage les cachait complètement.

Il aurait fallu avoir le flair subtil pour les découvrir.

De leur observatoire, ils purent voir à l'aise corps d'armée prendre des dispositions pour franchir le *couteau de prairie*.

Particulièrement étrange, il y a dans ces dispositions une certaine connaissance des choses militaires au point de vue de la marche stratégique des troupes en campagne.

Un assez grand nombre de cavaliers marchent en avant.

Ils opèrent une reconnaissance.

Ils fouillent le terrain avec soin.

Ils piquent des points en tous sens avec autant de prudence que d'audace.

Ils passent rapidement, gagnent la crête de la colline, puis font volte-face pour se remettre en ligne.

Sans-Nez et Bouléreau observaient curieusement tout ce manège du haut de leur perchoir.

— C'est inouï disait Sans-Nez.

« Si je n'étais pas absolument sûr d'être éveillé, je croirais à un rêve fantastique. »

« Ces cavaliers sont admirables d'adresse et d'habileté. »

« Ils manient un cheval comme des écuysers consommés. »

« Mais quels drôles de costumes. »

Mirobolants, les uniformes ! fit Bouléreau.

« Vois donc ceux-ci : »

« Des tuniques à la grecque ; le peplum et le casque romain avec ; »

« Des cuirasses et des cottes de mailles du temps de saint Louis. »

« On dirait que tout ça est en fer-blanc. »

« Tiens ! en voilà un qui s'est fabriqué un bouclier avec un fond de bassinoire. »

« Ah ! regarde donc ! »

« En voici deux qui ont des tabliers de sapeurs... sur le dos. »

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— Oh ! là ! là ! s'écria Sans-Nez en s'agitant sur sa branche au risque de se laisser découvrir.

« Tien, vois-tu cet animal qui paraît être le chef de ces cavaliers ? »

— Je l'aperçois, dit Bouléreau.

« Il porte un costume que j'ai vu au grand théâtre de Rio-Janeiro. »

— Tu y es, fit le Parisien.

« C'est le costume du Postillon de Longjumeau. »

« Tout y est, sauf les bottes. »

« Mais il a le bouquet enrubané, cet animal-là. »

— C'est surtout ce bruit étrange, ce vacarme épouvantable que je ne m'explique pas observa Bouléreau.

Si on pouvait saisir le moindre fragment d'un air quelconque, on supposerait à la rigueur que nous avons devant nous une armée de musiciens ; mais que penser de cet ouragan de sons étranges et discordants ?

Cependant la petite armée avançait assez rapidement.

Bientôt l'avant garde ne fut plus qu'à une centaine de pas du chêne où se tenaient cachés nos deux observateurs, dont la stupéfaction allait croissant.

— Un trombone ! dit-il.

« Un, deux, trois tambours ! »

« Un violon !... »

C'est pourtant vrai ! interrompit Sans-Nez.

« Ils ont tous un instrument quelconque. »

« Voilà qui devient de plus en plus fort. »

Le parisien ne se trompait pas.

Chacun de ces singuliers soldats était muni d'un instrument de musique à corde, à vent ou autre, connu et inconnu.

Enfin cette étrange avant garde passa et disparut derrière l'arête de la colline.

Le gros de la troupe s'avancait en bon ordre.

— Voilà le grand défilé ! s'écria Sans-Nez.

« Attention ! »

Bientôt le gros de l'armée défila à peu de distance de l'observatoire des deux compagnons de plus en plus intrigués.

Sans-Nez et Bouléreau allaient de surprise en surprise, d'étonnement en étonnement.

Leur stupéfaction prenait les proportions d'un véritable malaise.

Il y avait de la consternation, de la fièvre dans le ton et la manière dont ils échangeaient leurs réflexions et impressions.

Ils pouvaient d'ailleurs parler haut sans danger, car l'épouvantable tintamarre qui les avait tant étonné continuait plus acharné que jamais.

C'était un bruit capable de couvrir les grondements du tonnerre.

— Ils sont tous armés disait Sans-Nez.

« Ils n'ont pourtant rien à craindre : on ne les attaquera pas, ni hommes ni bêtes. »

Tout à coup Bouléreau et le Parisien jetèrent en même temps un cri de surprise.

— C'est le bouquet ! fit Sans-Nez en éclatant de rire.

— Je ne m'attendais pas à celle-là, dit à son tour le squatter.

« Je n'avais jamais vu jouer de la seringue. »

« Il faut venir dans la savane pour avoir de ces surprises-là. »

Mais c'est qu'ils en jouent sérieusement remarqua le Parisien qui se tordait sur son perchoir et se cramponnant pour ne pas tomber.

« Ils se servent très-bien du piston, comme des coulisses d'un trombone. »

« Décidément, nous sommes en plein carnaval et nous assistons à une cavalcade masquée. »

« Pour moi j'en suis de plus en plus convaincu. »

— Ma foi ! ajouta Bouléreau, la mascarade est complète.

« Mais je trouve cette musique infernal. »

« Je ne t'entends plus. »

« Je deviens sourd. »

— Et moi je me crois fou ! cria Sans-Nez.

« Heureusement que voici les derniers rangs. »

« Attendons que l'arrière garde soit passée et nous descendrons. »

« Il est temps car je me sens défaillir. »

« Ce bruit, ce vacarme, ces costumes... »

« Je suis détraqué à m'en laisser tomber. »

Bientôt les derniers soldats de l'étrange armée eurent dépassé le sommet de la colline.

Sans-Nez et Bouléreau s'empressèrent de dégringoler de leur arbre.

Ce dernier chercha sa pipe et parvint, non sans peine, à la découvrir dans les herbes hautes et épaisses.

Quand il releva la tête et regarda où se trouvait le Parisien, il le vit marchant sur les genoux et les mains, dans l'endroit qu'avait faulé la troupe.

Il flairait le terrain à la manière d'un chien qui rencontre une voie chaude.

— Qu'est-ce que tu fais donc ? lui demanda-t-il.

Sans-Nez se releva tout à coup et accourut vivement.

— Je viens de faire une découverte dit-il.

« Mais je n'en suis pas beaucoup plus avancé, à vrai dire. »

— Laquelle ?

— Eh bien ! mon vieux, les masques que nous venons de voir défiler en musique sont tout simplement des Peaux-Rouges.

« Leurs tatouages, que nous croyons faux, sont simplement authentiques. »

Bouléreau fut un instant sans répondre.

Il alluma sa pipe.

Quand il eut aspiré avec délices une demi-douzaine de bouffées, il répondit, après avoir reniflé plusieurs fois :

— Tu as raison.

« Ça sent l'Indien à plein nez. »

« Mais alors, qu'est-ce que ça veut dire, cette histoire-là ? »

— La belle question ! s'écria le Parisien.

« J'en demanderais bien autant. »

« Il y a là-dedans un *bic* que je ne m'explique pas. »

« J'ai beau chercher, je m'y perds. »

« Mais nous verrons bien... »

« Je ferai plutôt... »

Tout à coup Sans-Nez se frappa le front, et sa face contournée se rida affreusement, exprimant la plus grande satisfaction.

Il exécuta un joyeux roulement de castagnettes avec ses doigts et fit une triomphante pirouette.

— J'ai trouvé ! s'écria-t-il.

« J'y suis en plein. »

« Le gros, habillé en Peau-Rouge, c'est don Matapan, l'ex-gouverneur d'Austin. »

« L'autre, en costume Louis XIV, c'est son ami Sable-Avide, le sachem le plus ivrogne de la caravane. »

« Je me disais aussi que j'avais vu ces bionnettes-là quelque part. »

— Mais, questionna Bouléreau, comment expliques-tu cette mascarade ?

— Je ne l'explique pas pour l'instant, dit Sans-Nez.

« Mais je suis sûr de ce que j'avance. »

« Nous en saurons plus long avant peu, si tu veux m'en croire. »

Ils ne tardèrent pas à découvrir les Peaux-Rouges, qui avaient descendu la colline et se trouvaient maintenant en pleine prairie.

— Forçons la marche, dit Bouléreau en allongeant le pas.

« Dans vingt minutes, nous les aurons rejoints. »

Dès que l'on fut à portée de la voix, Bouléreau et Sans-Nez n'entendirent pas sans stupéfaction un Peau-Rouge crier en français :

— Qui vive !

— Ami ! répondit le squatter qui, ainsi que Sans-Nez, qui avait le fusil sur le dos.

Et ils continuèrent d'avancer tranquillement, sans manifester ni crainte ni émotion hostile.

Ils furent placés au milieu du petit détache-